

New York, Décembre 1930. La neige fondait doucement sur les routes sales de la ville. Les voitures devenues monnaie courante charriaient cette boue grise et froide à travers les rues. Tous les quartiers semblaient avoir été saisis par le froid. Tout y était ralenti, comme une bête agonisante que l'hiver tardait à faire mourir.

Joey essayait de faire subsister sa famille, pestant comme beaucoup d'autres tant contre le froid que contre ce fichu Jeudi Noir qui avait mis un terme à bien trop de rêves d'un seul coup. Joey avait été en veine, n'ayant perdu que 3 emplois depuis et ayant réussi à garder son poste actuel de contremaître pendant plus de 8 mois. Peu de ses amis, qui étaient eux-mêmes peu nombreux, avaient eu cette chance. Comme à son habitude, il quittait son travail alors que le soleil était depuis longtemps couché, il invita Charles à venir souper chez eux. Il venait à peine de débarquer du Kent et avait un peu de mal à se faire à la vie américaine. Il refusa néanmoins, expliquant qu'un bal avait lieu dans sa rue ce soir-là et que la fameuse Elisabeth dont il bavassait toute la journée serait présente. Joey sourit, souhaita bonne chance au jeune homme en se demandant depuis combien de temps il n'avait pas dansé avec sa femme et grimaça quand il remarqua que la réponse ne se comptait pas en mois comme il l'espérait, mais en années. Il repartit donc seul, contre le vent et les gens qui contrairement à lui se pressaient vers le centre-ville pour espérer goûter aux quelques animations qui avaient encore lieu vers Times Square. En passant devant un opéra, il remarqua des hommes en costumes noirs, accompagnés de femmes aux robes elles aussi noires. Il trouvait toujours cela drôle de voir comme ce spectacle était semblable à un enterrement et non à une soirée de divertissement. Encore une fois il trouvait que ces gens avaient beau être plus riches, ils n'avaient pas l'air plus heureux.

Il se moquait de l'argent. Sa femme était belle et il avait deux magnifiques filles qui, du haut de leurs 7 et 9 ans, faisaient de la vie de leurs parents un infernal paradis. Après plusieurs minutes de marche, il s'y replongea avec joie. Ses filles racontèrent leur journée, ce qu'elles avaient appris au cours du révérend Hope, où elles étaient parties jouer plus tard et comment elles avaient aidé leur mère à préparer le repas. Il tiqua exprès quand la plus grande mentionna des garçons, simplement pour pouvoir observer sa gêne et apprécier la cadette qui disait encore vouloir se marier avec lui quand elle serait grande. Certes, aujourd'hui, il en riait mais Joey n'était vraiment pas pressé que le jour où des jeunes hommes viendraient lui ravir ses filles arrive. Il dansa avec sa femme dans le salon, réparant la faute dont il s'était rendu compte plus tôt en espérant que cela suffirait pour toutes les autres. Ce soir-là en tout cas cela suffit et lorsque, encore un peu essoufflé, le sommeil le gagnait, Joey savait qu'il était heureux.

Le lendemain quand il se leva pour aller travailler, il sifflota toute la matinée. Il sifflota en prenant son café et en fumant sa Lucky Strike. Il sifflota en lisant le journal. En embrassant ses filles et sa femme. En marchant dans les rues redevenues blanches pendant la nuit. Puis il s'arrêta. Ou plutôt se fit bousculer par un homme en imper. Pas très fort, juste assez pour qu'il s'en rende compte. Mais ce n'était pas le geste qui l'avait stoppé mais plutôt ce que cela signifiait. Le petit paquet qui s'était retrouvé dans sa main l'aidait un peu. Il se remit à siffler et à marcher d'abord de façon un peu gauche puis il réussit à reprendre son ancien rythme et à le garder pendant le petit détour qu'il effectua presque au pas de course pour ne pas arriver trop en retard. Il déballa rapidement le paquet dans une ruelle à l'abri des regards. Lorsqu'il sonna à la porte qu'on lui avait montré 3 jours plus tôt, il n'était plus anxieux ou même apeuré. Comme d'habitude, un homme qu'il n'avait jamais vu avant ouvrit la porte et la même expression d'incompréhension teintait son visage au moment où Joey appuyait sur la détente et tomba en arrière. Joey était simplement lassé. Encore une fois, à cause de ces services qu'il rendait, il ne lirait pas le journal pendant plusieurs jours. Il n'aimait pas l'argent, se redit-il sur la fin de son trajet après avoir quitté précipitamment les lieux en jetant le petit pistolet, mais il aimait

voir ses filles et sa femme heureuses. Quand il arriva sur le chantier il demanda à Charles si le bal de la veille s'était bien passé.

Dans la journée, il ne se mit non pas à neiger mais à pleuvoir. Une pluie d'abord fine, puis battante. Le vent se leva et bientôt le tonnerre se fit entendre à travers toute la ville. Cela fit lever un sourcil à Giorgio dans le bureau de sa riche maison dans l'un des quartiers huppés de la ville. Quelques pâtés de maison plus loin, l'Empire State Building était en pleine érection. La fin des travaux était prévue pour l'année prochaine, dans quelques mois seulement. Giorgio était cependant à la fois proche et très éloigné de ce genre de manifestation de la soi-disant prospérité de la ville. Car après tout, chaque habitant savait que malgré ces chantiers énormes, New York était, comme le reste du pays, dans une passe difficile. Et Giorgio s'en frottait les mains. En effet, parrain d'une puissante branche de la mafia italienne, il se nourrissait du désespoir qui accompagnait les conséquences du Jeudi Noir. Ces années lui avaient appris une chose : privez un homme de nourriture et de ses certitudes et il sera capable de faire n'importe quoi pour les retrouver. C'est ainsi que le marché noir et la pègre s'en donnaient à cœur joie, florissant comme jamais.

Giorgio était arrivé presque par hasard à la tête de la famille. Elevé par son oncle qui était un lieutenant du précédent parrain, il avait été convaincu par celui-ci qu'il devait défendre l'honneur de son père mort quelques semaines plus tôt, abattu comme un chien par une famille rivale. D'abord il avait été chargé de missions simples qui ne l'engageaient que très peu. En effet, il n'avait pas eu l'intention de rester membre de la famille toute sa vie et gardait d'autres ambitions comme devenir avocat et faire fructifier son talent pour la peinture. Il se souvenait avec tendresse de cette époque. Si depuis, il avait effectivement fait des progrès en droit pour le bien de ses affaires, peindre était une activité qu'il avait laissé tomber depuis bien longtemps. Giorgio avait malheureusement un don pour gérer la pègre. Petit à petit, il avait eu de plus en plus de responsabilités, après avoir parfaitement réussi tout ce qu'on lui mettait entre les mains. Les membres de la famille ne tarissaient pas d'éloges. Orgueilleux par nature, il s'était complu dans l'admiration de ses pairs et s'était impliqué plus en avant dans les affaires de la pègre jusqu'à devenir un des bras droits de Giuseppe, le parrain l'ayant précédé et qui était devenu son mentor. Naturellement, à sa mort c'était lui qui avait repris le pouvoir dans l'approbation générale.

Ce statut le laissait toujours perplexe, même après toutes ces années. Il n'avait toujours pas l'habitude d'errer dans les couloirs de ce manoir dont il avait hérité avec la fonction de chef de la pègre locale. Il n'était toujours pas habitué à participer aux galas de la haute société, à ces cocktails, ces charités où il était approché par les hommes d'affaires ou les politiciens. Il regardait toujours avec un mépris intérieur ces échanges aimables et faux. Tous savaient la véritable nature de ses affaires et tous fermaient les yeux et voulaient avoir son respect et ses faveurs. Cependant, il n'était pas dupe. Si ces requins sentaient une seule goutte de sang perlant sur sa peau ils le déchiquèteraient sans aucune pitié ou reconnaissance. Il lui arrivait de regarder son œuvre avec un regard très las, surtout lorsqu'il était obligé de verser du sang ; il n'y recourait qu'en extrême nécessité ; mais elle ne lui avait pas provoqué autant de dégoût que de voir cette avalanche d'hypocrisie à peine déguisée. Cependant sa position n'avait pas que de mauvais aspects. Lorsque son fils cadet a été diagnostiqué d'une maladie rare il a pu être pris en charge par les meilleurs médecins. Depuis, il avait organisé plusieurs événements de charité pour les différents hôpitaux de la ville et donnait régulièrement pour les prises en charge d'enfants. Cela lui avait valu plusieurs ennemis d'ailleurs, les premiers depuis longtemps. Ils estimaient que cet argent aurait dû revenir aux intérêts de la famille. Il avait au début toléré ces

réfractaires, ne les estimant même pas digne de les balayer du revers de la main. Mais ils avaient réuni de plus en plus de partisans.

Il était ainsi assis dans son bureau, un verre de whisky à la main. Il n'y avait pas touché mais il ne pouvait le reposer. Il se sentait étrange. Il était à la fois nerveux et apaisé. Lorsqu'il entendit la porte d'entrée être enfoncée et les premiers coups de feu retentir il se décida à boire d'une traite son verre. Après que les coups de feu se soient tus quelques minutes passèrent. La porte s'ouvrit à la volée.

- Ainsi c'est donc toi Russo qui est passé à l'acte. J'aurais plutôt parié sur Salvatore... Enfin, tu as toujours eu le nez pour saisir les opportunités.

- Ton ère est finie Giorgio. Elle fut prospère mais il faut s'adapter aux changements si on veut survivre.

- Oui mon ère est bel et bien terminée... Mais crois-tu que c'est la tienne qui va commencer ? La famille va se déchirer ! Si on m'avait laissé plus de temps peut-être que...

Giorgio se mit enfin à regarder son interlocuteur droit dans les yeux étudiant son visage. Il avait l'air nerveux. Ses yeux verts ne quittaient pas ses mains, pensant peut-être que Giorgio ne savait pas s'avouer vaincu, qu'il cachait peut-être un pistolet dans un tiroir. Giorgio laissa échapper un petit ricanement. Les mains de Russo tremblaient. Son colt était vacillant tout comme sa résolution. Giorgio hésita à essayer de le convaincre du bien fondé de ses actions puis se ravisa. Il ne s'était jamais senti aussi las du poids qu'il portait depuis longtemps maintenant. Il se leva lentement, pour s'assurer que Russo ne paniquait pas. Il leva les mains pour montrer qu'il était désarmé. Il alla regarder par la fenêtre. Le temps dehors était déchainé, des éclairs zébraient le ciel chaque seconde. Il tourna la tête et se vit dans un miroir. Il ne vit qu'un vieil homme dans le reflet de la glace. Il avait commencé à perdre ses cheveux blancs depuis quelques mois. Il avait aussi perdu de sa prestance, ses épaules étaient affaissées. Il se retourna vers le ciel noir. Il n'entendit même pas le coup de feu mais simplement le tonnerre. Il vit simplement que son costume crème était désormais taché de rouge et que le carreau en face de lui était brisé. Il ferma les yeux et se laissa glisser dans la soudaine torpeur qui le saisit.

La ville était sale par endroits. Les ordures s'amoncelaient. Des sans-abris à tous les coins de rue s'enivraient avec ce qu'ils trouvaient pour oublier la vie, le temps et la misère qui les avaient frappés. Des prostituées racolaient. Des bars miteux dont on se demandait comment ils tenaient encore debout invitaient les futurs clients à venir profiter des prix les plus bas.

C'était dans ce quartier sale, miteux, où les humains étaient aussi délabrés que les murs qui les entouraient que John avait rendez-vous avec son supérieur. Il avait été plus que décontenancé par le lieu où ils devaient se retrouver. Enfin, comment le commissaire pouvait vivre dans un de ces taudis ? Il savait qu'entre le formalisme de l'académie et le terrain, il y avait un monde mais il ne s'attendait pas à cela... Lorsqu'il arriva devant l'adresse qui avait été griffonnée à la va vite sur le bout de papier qu'il tenait, il se demanda si le commissaire ne s'était pas juste payé sa tête. Après tout, à l'académie, les bizutages avaient été nombreux. Mais le commissaire Frank Miller n'avait pas la réputation d'être un comique. La dernière fois qu'on l'avait vu sourire remontait à plusieurs années. Préférant se ridiculiser plutôt que de subir les foudres du commissaire Miller, il entra dans le strip-club. Celui-ci était minable mais ne pouvait même pas se targuer d'être le plus minable de la rue. Le commissaire Miller était bien là. Les yeux ouverts de stupéfaction John le regarda bouche bée quelques instants, pensant un moment que sa vision lui jouait des tours. Mais il était bien là, assis à une table, un verre à moitié plein posé entre 2 dossiers. Il ne jetait pas un seul regard aux filles qui dansaient peu ou pas vêtues à

quelques mètres de lui, alors que lui-même avait du mal à ne pas jeter des regards trop insistants dans leur direction. Il s'approcha de la table.

- Commissaire Miller ? Mais, mais... Pourquoi me donner rendez-vous ici ?

- Bonsoir John ! Je viens ici pour travailler. Je ne peux plus travailler chez moi. Ma femme me fait une scène pas possible chaque fois que je ramène le boulot à la maison. Du coup quand le bureau ferme je viens ici. Après tout quoi de mieux que les bas-fonds pour comprendre les bas-fonds ?

- Vous vous rendez compte que si ça se sait le scandale sera énorme ! Enfin voyons Commissaire...

- Des détails tout ça. C'est pas pour voir ta tête de jeunot interloqué que je t'ai fait venir ici. C'est à propos des meurtres sur la 37eme rue.

- Les règlements de compte ? Je croyais que c'était la mafia...

- Ils sont bien maquillés je te l'accorde. Mais c'est pas eux. Crois-moi. Vingt ans que j'en vois et clairement c'est du travail presque amateur. Si une troisième bande se rajoute aux irlandais et aux italiens on va plus savoir où donner de la tête. C'est pour ça que je veux que tu mènes l'enquête en sous-marin.

- Mais pourquoi ? Pourquoi moi ? Je sors à peine de l'académie...

- Justement. T'es du sang neuf. T'es pas piégé dans les affaires de politiques. Tu es inconnu, désolé de te l'apprendre, donc on va pas trop te chercher de noises si tu es discret. Je fais pas confiance à tous les hommes du service.

John était choqué par ce qu'il venait d'apprendre. Les bancs de l'académie lui paraissaient vraiment très loin.

- Bienvenue dans le vrai monde ptit gars.

- Mais pourquoi tolérer des gens en qui vous n'avez pas confiance ?

- Parce que j'ai pas spécialement envie de retrouver ma petite famille découpée en morceaux un soir, ricana-t-il. Le monde est bien plus sombre que tu le penses. J'en envie presque ta candeur immaculée.

Alors qu'ils parlaient, le barman était venu resservir le commissaire et avait apporté une enveloppe qu'il donna directement au commissaire.

- Le même gars que d'habitude, commissaire. Il vous passe le bonsoir.

- Merci Jonas... Pourquoi tu me regardes comme ça ? Ouais c'est un pot de vin. Tout le monde est corrompu ici. Si tu refuses tout, tu auras pas le temps d'avoir des cheveux gris comme moi. L'astuce si tu veux vraiment faire bouger les choses, il faut savoir choisir où et quand tu peux te permettre de fermer les yeux. Choisir des affaires moyennement importantes histoires de maintenir l'illusion. Car sinon tu te feras bouffer ptit gars. Et on va pas se mentir. Un peu d'argent de temps en temps ça fait pas de mal surtout vu comme la mairie nous paie.

Il appuya cette remarque d'un sourire las.

- Vingt-trois ans que je bosse comme un forcené et j'ai même pas de quoi assurer ma retraite... Enfin je vais pas t'ennuyer plus longtemps, tu as pas l'air d'être à ton aise. Tu veux peut-être que je te présente Becky ? Elle est souple comme pas deux !

- Merci ça ira. Je vais y aller. Je vais me pencher sur cette troisième bande dès que possible merci de votre confiance.

John partit rapidement ensuite. Il voulait quitter ce quartier, devenu métaphore de l'état de ses pensées. Comme les mesures, elles avaient été ébranlées jusqu'à leur fondements.

Il s'enfonça à travers la ville, aspiré lentement par elle comme elle avait aspiré tant d'autres dans son tourbillon de personnes, tant de gens qui n'étaient rien que des gens. Tous ballotés, aucun vraiment maître de leur destin. Soumis aux regards et à leurs passions mais préférant fermer les yeux. Tout comme la foule ferme peu à peu les yeux sur l'individu. La neige continue de fondre sur les rues de la ville, la boue grisâtre, la neige pâle et le bitume sombre étant presque un tableau de ses habitants.